

Piotr Sadkowski

Université Nicolas Copernic

**TINA MOUNEIMNÉ, *VERS L'IMAGINAIRE MIGRANT.*  
*LA FICTION NARRATIVE DES ÉCRIVAINS IMMIGRANTS*  
*FRANCOPHONES AU QUÉBEC (1980-2000),*  
**BRUXELLES, PETER LANG, 2013, 207 P.**  
**ISBN : 978-2087574-032-8**  
**(COLLECTION « ÉTUDES CANADIENNES » VOL. 25)****

Tandis qu'à l'heure actuelle la dimension inter- et transculturelle des littératures d'expression française semble constituer une des constantes du monde ouvert aux échanges et transferts civilisationnels, il n'en était pas ainsi encore il y a une trentaine d'années quand l'institution littéraire québécoise ne commençait qu'à sortir d'un long repli national et identitaire. La modification de la structure sociale du Québec, sous l'influence des étrangers, dont la présence devenait de plus en plus visible et audible à partir des années 1980, s'est accompagnée de l'émergence du courant appelé « écriture migrante » qui, à la charnière du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècles, fut l'objet de nombreux débats, polémiques et controverses parmi les lecteurs, écrivains, critiques et chercheurs. Un essoufflement de ce phénomène, que l'on observe depuis les années 2000, permet aujourd'hui des approches plus objectives et plus complètes des questions qui auparavant suscitaient des discussions et des prises de position trop marquées idéologiquement, ce qui reléguait à l'arrière-plan l'examen de la qualité littéraire des ouvrages migrants. Après la parution des volumes collectifs proposant un certain bilan de la susdite problématique à travers des études ponctuelles, p.ex. le numéro 80 de la revue universitaire de Bordeaux *Eidolon*, intitulé *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique*, édité en 2007 par Marc Arino et Marie-Lynne Piccione, *Migrance comparée. Les littératures du Canada et du Québec / Comparing Migration. The Literatures of Canada and Québec*, sous la direction de Marie Carrière et Catherine Khordoc (Berne, Peter Lang, 2008), le livre de Tina Mouneimné offre une étude complexe du phénomène saisi d'une perspective sociohistorique et soumis à une analyse textuelle pluridimensionnelle (l'étude des thèmes, des poétiques et des langages).

Dans l'introduction, avant de passer à la présentation de la progression thématique de l'étude, l'auteure dresse un tableau du Québec, avec la situation politique et sociologique où la question identitaire demeure inséparable des tensions linguistiques. En rappelant succinctement l'histoire de la Révolution tranquille et des deux référendums (de 1980 et de 1995), Mouneimné explique le processus de l'apparition de la problématique migratoire et minoritaire dans le pays où pendant longtemps, avant le dépassement de la doxa nationale dans la vie politique et culturelle, les allophones, inaperçus lors des conflits entre les souverainistes et les fédéralistes, restaient en marge du discours public (p. 13). Cette démarche est d'autant plus fondée que les œuvres des auteurs immigrants traités dans le livre sont considérées, pareillement à l'optique adoptée par Pierre Nepveu, comme une partie intégrante de la littérature québécoise (p. 15 et 21).

La structure tripartite du livre permet de cerner la problématique étudiée dans sa globalité tout en assurant au lecteur l'accès aisé aux résultats des analyses complexes de divers aspects et de nombreux cas de figure constituant le paysage littéraire du Québec en mutation sous l'influence de la « parole immigrante ».

Le premier chapitre, intitulé *Le contexte d'énonciation de l'écrivain immigrant francophone au Québec*, porte sur le rôle, la perception et l'autoperception des auteurs d'origine étrangère au sein de l'institution littéraire de la province, ainsi que sur leurs stratégies identitaires et leurs prises de positions à l'égard des débats socioculturels et/ou politiques de l'époque entre 1980, la date du premier référendum sur la souveraineté du Québec, et la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la période qui voit une révision des idées reçues sur l'identité, l'ethnicité ou la culture (p. 17). Dans cette partie de son étude Tina Mouneimné n'explore pas encore les œuvres littéraires des écrivains immigrants, ceci étant réservé pour les deux chapitres suivants du livre, mais se concentre sur leurs interventions dans des articles de presses, interviews et d'autres formes de discussions publiques. En passant au commentaire critique des définitions du concept d'écriture migrante, proposées, entre autres, par Robert Berrouët-Oriol, Pierre Nepveu, Daniel Chartier, Simon Harel ou (im)migrante, selon Nathalie Prud'homme, ainsi qu'aux périodisations, établies par Clément Moisan avec Renate Hildebrand, et par Gilles Dupuis, la chercheuse démontre « la confusion et le manque de clarté qui planeront par la suite sur les débats autour de cette littérature » (p. 22). De sa part, Mouneimné pense à l'écriture qui thématise la confrontation des cultures, remet en cause les limites des littératures nationales (p. 19), et, comme le soulèvent Sherry Simon et Pierre L'Hérault, illustre les dynamiques de « l'identitaire » et de « l'hétérogène » (p. 23). Ce qui est primordial dans son étude, c'est une attitude subjective de l'être humain qui fait face à l'étrangeté et l'altérité du monde traversé, car, « [...] l'écrivain immigrant n'est pas nécessairement celui

qui a immigré, mais plutôt celui qui revendique son expérience d'immigration, celui qui se "sent" immigrant. » (p. 28) De cette perspective Mouneimné examine les stratégies d'inscription dans le champ littéraire au Québec entreprises par des écrivains représentant de divers horizons culturels, aux prises avec leur passé et leur présent au pays d'accueil. La première attitude est celle de « passeurs entre les cultures » (p. 38-41) que l'on observe chez des auteurs engagés dans de grands débats publics. Mouneimné commente alors, en premier lieu, le rôle de Naïm Kattan qui s'adonne à faire vivifier les rapports entre l'Orient et l'Occident, entre les communautés culturelles au Canada et les littératures américaines. Ensuite il est question d'Émile Ollivier, qui après une longue période des préoccupations par le sort du peuple haïtien, adopte une attitude plus ouverte à des problèmes universels. La chercheuse note aussi le militantisme de Marco Micone en faveur de l'indépendance du Québec et de la loi 101 qui, de surcroît, soulignant des similitudes entre sa Molise natale et son pays d'accueil fait preuve de ses soucis pour les problèmes sociaux au sein de la communauté italo-montréalaise. Parmi les étrangers « engagés » Tina Mouneimné voit aussi les écrivaines comme Mona Latif-Ghattas, qui s'investit, en Egypte et au Québec, dans la lutte contre la condition inférieure de femmes et la pauvreté, Marie-Célie Agnant, dont le but social et idéologique consiste à faire entendre et défendre « les marges », ainsi que la journaliste Ghila Sroka préoccupée des problèmes du racisme, de l'antisémitisme, de la situation des femmes haïtiennes immigrées, de l'indépendance du Québec et de la présence des voix immigrantes. En revanche, les trois autres auteurs qui partagent l'expérience de la confrontations aux totalitarismes dans leurs pays d'origine, Dany Laferrière, Sergio Kokis et Ying Chen représentent la deuxième attitude qualifiée par Mouneimné comme « désengagement ». Elle se manifeste par une distance par rapport aux problèmes sociaux et politiques, l'accent mis sur la réflexion métalittéraire, philosophique et une position introvertie. Régine Robin, fait montre, d'une troisième attitude, à part, quand elle lie les rôles d'humaniste, de médiateur interculturel et d'écrivaine professionnelle revendiquant l'ouverture de la littérature québécoise à la différence, à la déconstruction des certitudes identitaires et au cosmopolitisme (p. 44-46). Enfin, une quatrième attitude est adoptée par des écrivains, tels Fulvio Caccia, Antonio d'Alfonso, Gérard Étienne, Ying Chen, Jean Jonassaint, Dany Laferrière, qui après une période passée au Québec se sont décidés à s'installer dans un autre pays.

Un autre versant de la problématique du premier chapitre concerne l'autoperception et les stratégies identitaires, autrement dit la manière avec laquelle l'écrivain immigrant se rapporte à son origine allogène et à la réalité socioculturelle du Québec. En prenant appui sur l'étude de Carmel Camilleri *et al.*, *Stratégies identitaires* (Paris, PUF, 1990), Tina Mouneimné distingue quatre types de prises de position parmi les écrivains immigrants : (1) la

stratégie d'assimilation au majoritaire (observable surtout lors de la première vague migratoire, avant 1980) ; (2) la stratégie du déni contre toute catégorisation attachant l'écrivain à un groupe fermé (les cas de Dany Laferrière, de Neil Bissoondath, de Naïm Kattan, de Pan Bouyoucas et de Régine Robin) ; (3) la stratégie du contournement (l'invisibilité caractéristique des écrivains arrivés dans les années 1950-1960, originaires des pays francophones) et (4) la stratégie d'intériorisation (consistant à assumer sa position immigrante, ses « identités-rhizomes », attitude représentée, par exemple, par Anthony Phelps, Mona Latif-Ghattas, Émile Ollivier et Naïm Kattan).

Dans la section suivante du livre la chercheuse développe la question de la participation des écrivains venus de l'étranger à des débats concernant les politiques d'immigration et des discussions autour de l'identité québécoise. Mouneimné revisite les propositions de Jean Jonaissant, de Fulvio Caccia, de Marco Micone et d'Antonio d'Alfonso au sujet de la transculture, de la culture immigrée, de la pensée ethnique, pour passer, à la fin du premier chapitre, aux polémiques suscitées par la parution du *Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* de Neil Bissoondath et de *L'arpenteur et le navigateur* de Monique LaRue. La dénonciation de la suridéologisation des controverses soulevées par l'écriture migrante qui ont peu de commun avec la vraie discussion sur les phénomènes proprement littéraires et esthétiques nous introduit à la partie suivante de l'ouvrage axée sur des analyses essentiellement textuelles.

Le deuxième chapitre, *Imaginaires migrants et leurs modalités textuelles*, invite donc le lecteur à observer comment les expériences nomades se traduisent dans le travail littéraire. Plus particulièrement, Tina Mouneimné analyse les rapports entre les processus mémoriels, mis en scènes dans les fictions migrantes, et les chronotopes du pays imaginé/du pays réel. Les problèmes majeurs relevant de l'expérience immigrante, tels que le déracinement, la nostalgie, la mémoire, l'impossibilité du retour, les conflits intergénérationnels, le contact avec la réalité du pays d'accueil, sont alors traités comme générateurs de l'imaginaire abordable à travers « l'étude du vocabulaire, de la syntaxe, des images et des thèmes chez un auteur afin de dégager le réseau d'association entre eux ainsi que leur univers de sens » (p. 72). Ayant parcouru les définitions de l'imaginaire selon Jean Starobinski, Jacques Lacan, Gaston Bachelard, Gilbert Durand, Cornelius Castoriadis, Mouneimné souligne que dans son approche il importe d'examiner la corrélation des dimensions individuelle et collective des représentations mises en fiction. Pour ce faire, en s'inspirant de la notion d'imaginaire social, de Bronisław Baczko, l'auteure s'adonne à examiner « “un imaginaire migrant” chez les romanciers immigrés au Québec dont l'imagination demeure toujours productrice de sens à partir de symboles, de valeurs et d'images collectifs

(ceux du groupe, de la communauté ou de la nation) qui confrontent l'espace d'origine et le pays d'accueil (le Québec comme référent ou comme espace énonciatif). » (p. 75) Dans ses analyses Mouneimné se sert de concepts bakhtiniens d'exotopie et de chronotope, du fait que « en tant qu'immigrés, les personnages-narrateurs évoluent dans un espace double, triple ou multiple, chaque espace investi d'une mémoire, d'une temporalité ou encore de valeurs émotionnelles propres. » (p. 76) De cette manière elle distingue à l'intérieur du corpus étudié trois ensembles de textes littéraires en fonction du type d'interaction culturelle qu'elle appelle : (1) « imaginaire biculturel » (ou binational), (2) « imaginaire transculturel » et (3) « imaginaire migrant à l'œuvre ». Au premier groupe appartiennent, selon Mouneimné, les romans : *Une femme à la fenêtre* de Bianca Zagolin, *Le double conte de l'exil* de Mona Latif-Ghattas, *La Dot de Sara* de Marie-Célie Agnant et *Le bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud. Il s'agit de la thématization de l'expérience migrante des personnages féminins dont la mémoire confronte, souvent sur un mode conflictuel, deux espaces-temps identitaires : « ici et maintenant » correspondant à Montréal et « naguère et ailleurs » désignant un pays d'origine ou d'autres territoires traversés avant l'installation au Québec. Dans les cas des ouvrages de Zagolin et de Farhoud l'immigration est interprétée, par Tina Mouneimné, comme une expérience négative conduisant les héroïnes au déclin et à la disparition, tandis que les romans de Latif-Ghattas et d'Agnant, tout en exposant les souffrances causées par l'égaré dans l'espace montréalais, démontrent les aventures qui s'achèvent par une réaffirmation de l'identité des protagonistes. Les textes du deuxième ensemble, *La fiancée promise* de Naïm Kattan, *La Québécoise* de Régine Robin, *Le figuier enchanté* de Marco Micone et *Le pavillon des miroirs* de Sergio Kokis se distinguent par la représentation de la confrontation de mémoires et de cultures multiples. Dans le même contexte, Mouneimné évoque aussi *La Plage des songes et autres récits d'exil. Huit nouvelles fantastiques* de Stanley Péan et *Soigne ta chute!* de Flora Balzano. L'expérience des croisements culturels dans les ouvrages révélateurs des « imaginaires transculturels » donne lieu à la multiplicité de points de vue, à des jeux avec la mémoire et les références intertextuelles, aux fantasmes et à l'introspection réalisés sur les modes autobiographiques et autofictifs. Dans le troisième ensemble sont regroupés les textes de Dany Laferrière : *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, *L'odeur du café*, et *Chronique de la dérive douce*, de Ying Chen : *La mémoire de l'eau*, *Les lettres chinoises*, et *L'ingratitude*, et d'Émile Ollivier : *Passages* et *Mille eaux*. La problématique de l'immigration et la représentation du Québec y étant renvoyées à l'arrière-plan, ces fictions narratives illustrent davantage une circulation de la mémoire individuelle et/ou collective, des mouvements à la fois centripètes et centrifuges (p. 78), des quêtes identitaires personnelles « soit sous forme de

déplacements fictifs vers l'enfance et/ou l'adolescence, soit vers un "entre-deux" spatiotemporel. » (p.108-109)

Le troisième chapitre, *Le rapport au français comme langue d'écriture*, offre les résultats de l'analyse des textes qui révèlent le travail d'interaction entre la culture originelle des auteurs immigrants et leurs pratiques d'écriture en français. Le problème est d'autant plus complexe qu'au Québec la question de la langue demeure au centre des débats et tensions autour de la politique et de l'identité collective. Pour cette raison Tina Mouneimné retrace au début du chapitre l'histoire du débat linguistique dans le contexte de la littérature canadienne-française et québécoise, en faisant appel aux concepts de la surconscience linguistique (Lise Gauvin) et de la tétraglossie (Henri Gobard). L'auteure démontre, en évoquant l'exemple de Dany Laferrière, qu'il est difficile à l'écrivain immigrant d'échapper aux conflits générés par la langue. Après avoir commenté de divers positionnements par rapport à cette question, Mouneimné passe à examiner « dans quelle mesure l'imaginaire et la culture maternelles ainsi que son corollaire – le plurilinguisme (ou ses effets) – travaillent l'écriture en français chez les écrivains immigrants, venus de divers horizons géographiques. » (p.146-147) Selon cette optique elle procède à la lecture de « l'imaginaire de la langue arabe » chez Mona Latif-Ghattas et Abla Farhoud. L'arabité de leurs textes français ne se limite pas à une simple présence des traces lexicales de leur langue maternelle, mais elle se traduit à travers la spécificité des formes narratives, des références culturelles, de l'interpénétration de la poésie et de la prose, de l'oralité et de la structure de la temporalité cyclique. L'analyse minutieuse des stratégies langagières s'accompagne de l'examen de leur impact sur la vie psychique des personnages. En abordant « l'imaginaire des langues asiatiques », Tina Mouneimné analyse les traces des langues chinoises, du shanghaien et du mandarin, manifestées par le biais des références au monde matériel, à la mentalité chinoise, à l'histoire, ainsi que par la présence des noms propres et des proverbes dans *Les lettres chinoises* et *L'ingratitude* de Ying Chen. Quant aux romans ultérieurs de cette auteure, se caractérisant par « une écriture aréférentielle » (p. 160), la chercheuse y scrute des signes implicites de la sinité. D'une manière analogue, Mouneimné détecte la présence sous-jacente du coréen et du japonais, « langues presque mytiques » (p. 164), dans *Nouvelles orientales et désorientées* d'Ook Chung. Chez Régine Robin, « l'imaginaire de la langue yiddish », aux associations ambivalentes, s'inscrit dans une problématique linguistique plus vaste qui englobe aussi des rapports entre le français de France et la variante québécoise. Le troisième chapitre, constituant la plus originale partie de l'ouvrage, se termine avec l'étude de l'esthétique baroque d'Émile Ollivier, relevant de « l'imaginaire de la langue créole » qui travaille la structure même de ses textes : la temporalité en boucle, la multiplicité de voix narratives, des traces de l'oralité, des métaphores et

tournures créoles transposées en français sans explication métalinguistique, le syncrétisme de références culturelles et religieuses, la théâtralité. Dans le bilan de l'étude des imaginaires étrangers inscrits dans la littérature québécoise, Tina Mouneimné juge le français pratiqué par les écrivains immigrants comme un phénomène inclusif, créatif, étant un « lieu ouvert d'invention et de liberté » (p. 183).

En conclusion, Tina Mouneimné s'interroge sur de nouvelles perspectives de l'étude des phénomènes migrants, en constatant en même temps un certain épuisement du courant qui a constitué l'objet de ses recherches. Elle voit la possibilité de se « pencher sur des œuvres québécoises encore non découvertes, récentes ou anciennes, qui traitent de migrations, à la fois physiques et psychiques, y interroger le rapport au(x) lieu(x) et territoire(s), réel(s) ou imaginaire(s) [...] » (p. 190) D'autres horizons envisageables seraient des perspectives comparées, une réflexion transdisciplinaire (l'optique de Walter Moser) et panaméricaine, des approches croisées de la transculturalité et transdisciplinarité (selon les conceptions de Patrick Imbert).

L'étude très complexe et cohérente, le livre de Tina Mouneimné, malgré la rigueur scientifique qui y est appliquée, n'est pas adressé à un cercle restreint de spécialistes. L'auteure contribue à une systématisation et une interprétation approfondies de la problématique migratoire dans la littérature québécoise, tout en offrant son tableau accessible à un large public lectoral. Comme on l'a déjà noté, la chercheuse limite les cadres temporels de son étude à la période 1980-2000. Ce choix, bien motivé méthodologiquement, a fait exclure du corpus analysé quelques textes fort importants du point de vue d'une nouvelle dynamique que prend l'écriture migrante ce dernier temps. On pensera ici plus particulièrement aux ouvrages comme la tétralogie de Fulvio Caccia parue entre 2004 et 2008 (*La ligne gothique*, *La coïncidence*, *Le secret* et *La frontière tatouée*), *Cybermigrances* de Régine Robin (2004), deux romans de Dany Laferrière : *Je suis un écrivain japonais* (2008) et *L'énigme du retour* (2009) ou *Amerika* de Sergio Kokis (2012). Leur absence dans le livre de Tina Mouneimné n'en est pas, certes, un défaut, mais ils prouvent que le courant se ramifiant, autant thématiquement qu'esthétiquement, est loin de l'extinction définitive.